

La «colombe» de la vallée d'Abondance et du pays de Gavot (Haute-Savoie) : entre tradition et renouveau

Laurence Mikander, Ariella Rothberg

Citer ce document / Cite this document :

Mikander Laurence, Rothberg Ariella. La «colombe» de la vallée d'Abondance et du pays de Gavot (Haute-Savoie) : entre tradition et renouveau. In: Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie, n°3-4/1993. pp. 41-56;

doi : <https://doi.org/10.3406/mar.1993.1513>

https://www.persee.fr/doc/mar_0758-4431_1993_num_21_3_1513

Fichier pdf généré le 04/04/2018

Résumé

Mikander (Laurence) et Rothberg (Ariella). — La «colombe» de la vallée d'Abondance et du pays de Gavot (Haute-Savoie) : entre tradition et renouveau.

Dans la vallée d'Abondance et le Pays de Gavot, en Haute-Savoie, on trouve une sculpture en bois en forme d'oiseau, souvent nommée «colombe», obtenue en emboîtant deux morceaux d'épicéa, l'un formant la tête, le corps et la queue, l'autre les ailes. Les plumes, composées de fines lamelles de bois sculptées, clivées puis déployées, caractérisent cet objet. Très implanté dans la vallée d'Abondance, présent aussi dans quelques localités connexes de Haute-Savoie, cet oiseau se retrouve en Europe jusqu'en Russie et en Scandinavie.

Jadis fabriqué en alpage, lors de la garde des bêtes l'été, ou lors des veillées en hiver, il était alors suspendu près du foyer, dans la cuisine et considéré comme porte-bonheur. Fabriqué par des anciens agriculteurs alpagistes, mais aussi par des jeunes de la région, il conserve aujourd'hui cette place et cette fonction. Rare objet d'art populaire qui soit encore fabriqué dans la région, l'oiseau de bois révèle par sa permanence, et au travers de ceux qui le fabriquent, la survivance d'un mode de vie — tel qu'en témoigne une famille de Châtel, en Vallée d'Abondance.

Le Monde Alpin et rhodanien, 3e-4e trimestres 1993, pp. 41 à 56.

Abstract

Mikander (Laurence) and Rothberg (Ariella). — The «dove» of the Abondance Valley and of the Land of Gavot (Haute Savoie) : between tradition and renewal.

In the Abondance Valley and in the Land of Gavot in Haute Savoie, can be found a wooden sculpture in the shape of a bird usually called «dove», made by fitting two pieces of spruce fir, one making up the head, the body and the tail, the other the wings. The wings, composed of thin sheets of sculptured wood, cleaved and then spread out, are characteristic of this object. Very well established in the Abondance Valley and also present in some neighbouring areas of Haute Savoie, this bird can be found in Europe, as far as in Russia and in Scandinavia.

Once fabricated in the Alpes, during Summer mountain pasture, or during winter wakes, it was suspended near the fireplace, in the kitchen and considered as a charm. Fabricated by ancient farmer-herdsmen, but also by the youth in the région, it still holds this place and rôle. As a rare popular object that is still made in the région, the wooden bird reveals, through its permanence and through those that fabricate it, the survival of a way of living — as testified by a family in Châtel, in the Abondance Valley.

Le Monde Alpin et rhodanien, 3e-4e trimestres 1993, pp. 41 à 56.

La « colombe » de la vallée d'Abondance et du pays de Gavot (Haute-Savoie) :

entre tradition et renouveau*

Laurence Mikander et Ariella Rothberg

EN Haute-Savoie, c'est principalement dans la vallée d'Abondance — et aussi sur les hauteurs qui dominent Évian, le Pays de Gavot —, que l'on fabrique toujours des oiseaux de bois au plumage déployé⁽¹⁾. Deux morceaux d'épicéa assemblés à mi-bois suffisent pour former d'une part la tête, le corps et la queue, d'autre part les ailes. En fait, c'est surtout par les plumes des ailes et de la queue, fines lamelles de bois clivées puis développées en éventail que ces oiseaux se font remarquer. Cet objet d'art populaire se retrouve, depuis le nord de la Savoie, jusque dans les pays nordiques et slaves (cf. encadré, en fin d'article).

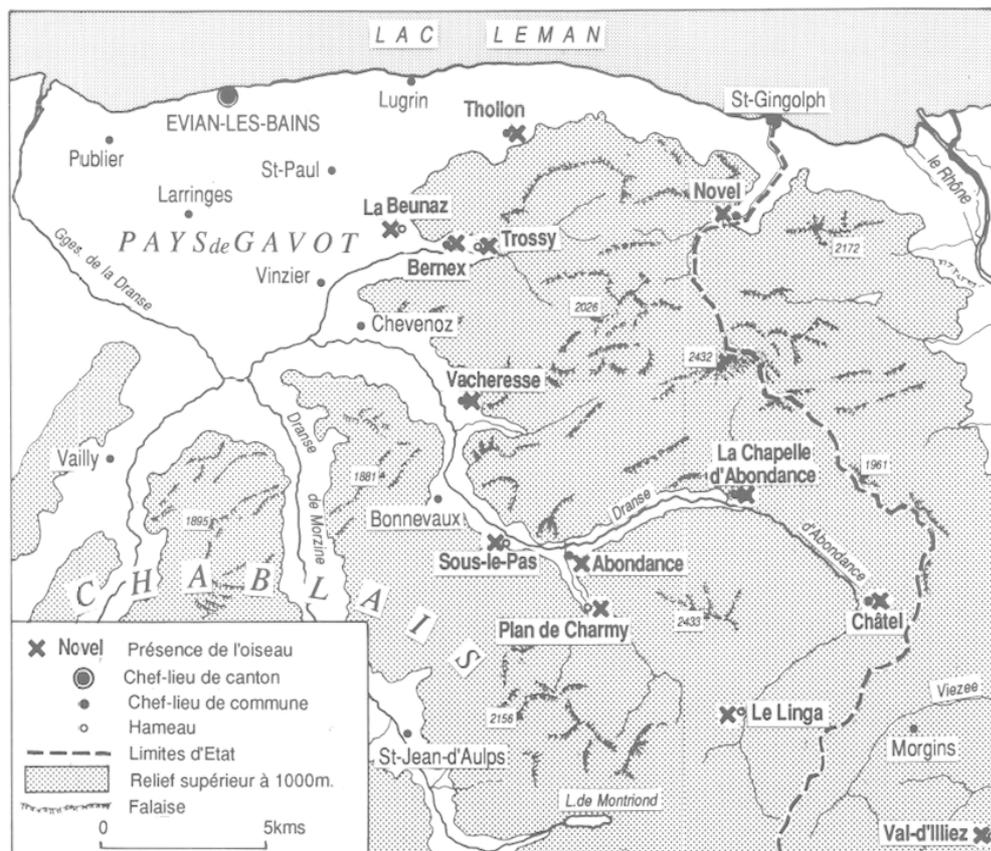
L'oiseau en bois, souvent nommé « colombe », est considéré dans les vallées de ces régions comme un objet de tradition locale⁽²⁾. Avant l'avènement du tourisme, dans les années 1960, cet objet était fabriqué en alpage l'été, lors de la garde du troupeau, ou bien lors des veillées en hiver. Il était alors suspendu près de la cheminée, dans la cuisine ou dans la pièce commune (*pêle*), et considéré comme porte-bonheur. Il conserve encore aujourd'hui cette place et cette fonction. Fabriqué par des « anciens », mais aussi par des

* Cette recherche sur *La « colombe » du Haut-Chablais et du pays de Gavot (Haute-Savoie)* a été menée de 1990 à 1992, dans le cadre du Programme Pluri-annuel en Sciences Humaines Rhône-Alpes, sous la direction scientifique de C. Abry et de J.-P. Couren et avec le soutien du Musée dauphinois.

(1) Cet oiseau se rencontre en outre notamment dans la Dranse de Morzine, aux Gets et dans la vallée du Giffre. A partir de la connaissance de quelques cas qui nous ramènent tous à la vallée d'Abondance, il resterait à établir le processus de sa diffusion.

(2) Différentes hypothèses ont été émises pour comprendre la genèse, sinon l'origine, de cette tradition dans la région. Pour C. Abry (communication personnelle), en ce qui concerne son implantation à Sixt, elle serait due à la fréquentation des fruitiers (fromagers) de cette vallée, originaires, dans un cas, de la vallée d'Abondance, dans l'autre du Valais. Pour lui, comme pour H. Raulin (cf. « Le travail du bois en Haute-Savoie. Traditions et survivances », *Arts et Traditions Populaires*, XII, 1964, pp. 204-214), il ne faut y voir ainsi qu'une extension d'une aire européenne qui va jusqu'en Scandinavie et en Russie. Notons que, selon la tradition orale que nous avons rencontrée, l'origine de ces « colombes » pourrait être liée à la guerre de 1914-18.

Lieux de fabrication des oiseaux en Vallée d'Abondance et Pays de Gavot. Carte réalisée par Nora Esperguin, Musée Dauphinois, Conservation du Patrimoine de l'Isère.



jeunes de la région, il n'est pas *a priori* un objet à vocation touristique. Bien que sa fabrication actuelle soit à mettre en relation avec le tourisme, comme jadis elle l'était avec la vie pastorale, elle reste toujours épisodique. Elle est le fait de quelques-uns, chaque oiseau étant un spécimen unique, et n'est que rarement source de revenus.

DES MODÈLES PERSONNALISÉS

Si la technique de fabrication, qui définit cet objet, est la même dans toutes les régions et pour tous, à quelques détails près, sa facture varie d'un fabricant à l'autre. Toutefois, chacun est en général fidèle à son propre modèle. Ainsi, la taille peut varier de 5 à 75 cm, mais rares sont ceux qui présentent des oiseaux de tailles différentes à l'intérieur même de leur production. Corps massif, long, petit, ramassé, effilé, poncé ou brut de taille, cou long ou inexistant, tête proportionnée ou non, grossièrement esquissée ou finement travaillée, bec court ou démesuré, c'est une variété qui — ajoutée à la présence ou non de pattes, au nombre plus ou moins important de découpes des « plumes » des ailes et de la queue, à la finesse de ces découpes, aux manières différentes de déployer les lamelles de bois, aux éléments de décoration supplémentaires — fait de chaque oiseau un modèle unique, qui permet d'en identifier le fabricant.

« C'EST LE BOIS QUI FAIT L'OISEAU »

Le choix du bois est primordial et mobilise toute l'attention du sculpteur : « *C'est le bois qui fait l'oiseau* » (T. David, Châtel) . Le bois est choisi sur pied, ou dans des restes de coupe ou encore dans une scierie. L'épicéa, bois fin et tendre, d'excellente qualité, particulièrement bien adapté à la fabrication de l'oiseau, est un bois très courant en vallée d'Abondance. Pour l'exécution de plumes, parfois aussi fines que du papier, il convient de choisir des arbres ayant poussé lentement, à haute altitude, droits et sans nœuds, aux cernes rapprochés. L'espacement des cernes du bois détermine l'épaisseur des plumes. Certains préfèrent travailler un bois vert, en pleine sève. Pour conserver au bois son humidité, l'un d'entre eux n'hésitera pas à placer les morceaux d'épicéa au congélateur. D'autres prendront du bois sec. Il sera traité pour le rendre plus malléable : mis à tremper pendant des heures dans de l'eau froide, ou encore bouilli. Ce bois sera alors dit « mort » car ainsi traité, il ne « travaille » plus.

L'OUTIL ET LE SAVOIR-FAIRE

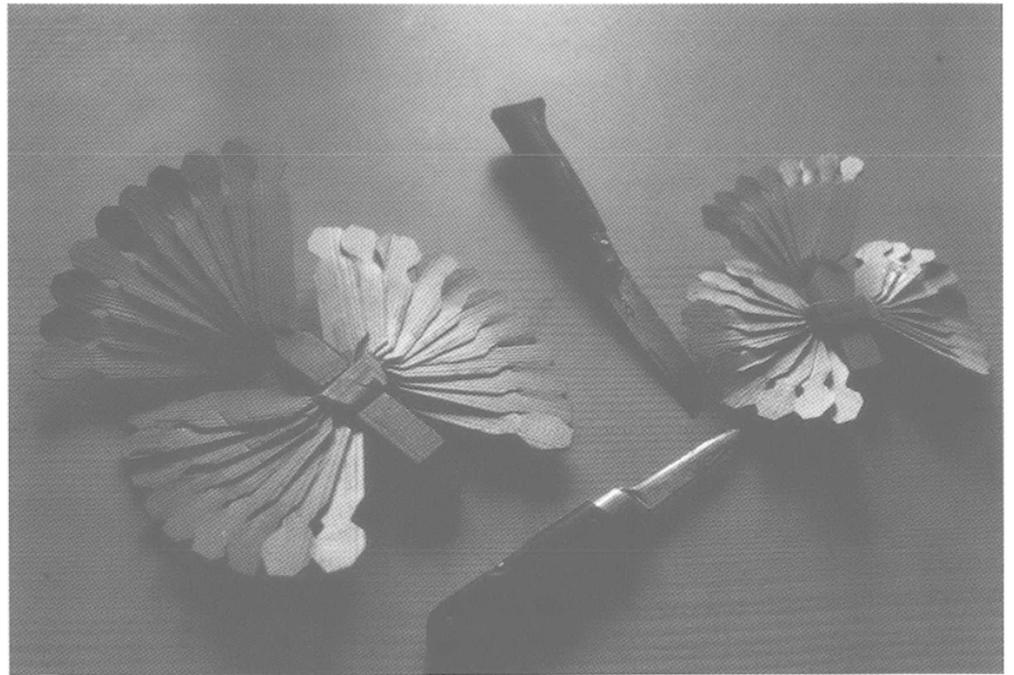
L'outillage utilisé est simple : quelquefois une petite scie, un gabarit éventuel en carton pour la forme du corps, parfois un peu de papier de verre ou une plane pour la finition. Mais l'outil principal, c'est l'opinel (à virole, n° 7 ou 8). Jadis, ce type de couteau de poche accompagnait tous les jeunes garçons de ces régions dès l'âge de cinq-six ans. Il était l'outil indispensable du jeune berger, qui lui permettait, entre autres, de « chapoter », de menuiser n'importe quel morceau de bois pour meubler son temps libre (en alpage l'été et au cours des veillées l'hiver).

Mais l'outil n'est pas le facteur essentiel : il y a l'habileté, « la main ». Les fabricants reconnaissent entre eux qui est capable, qui « sait y faire ». Il faut avoir le sens du travail du bois, la force dans le bras pour trancher les lamelles et le savoir-faire pour réaliser « un bel oiseau ». (Aujourd'hui, « faire un bel oiseau », c'est se rapprocher du modèle vivant.) Sans compter que la finesse des ailes de l'oiseau est une qualité très prisée.

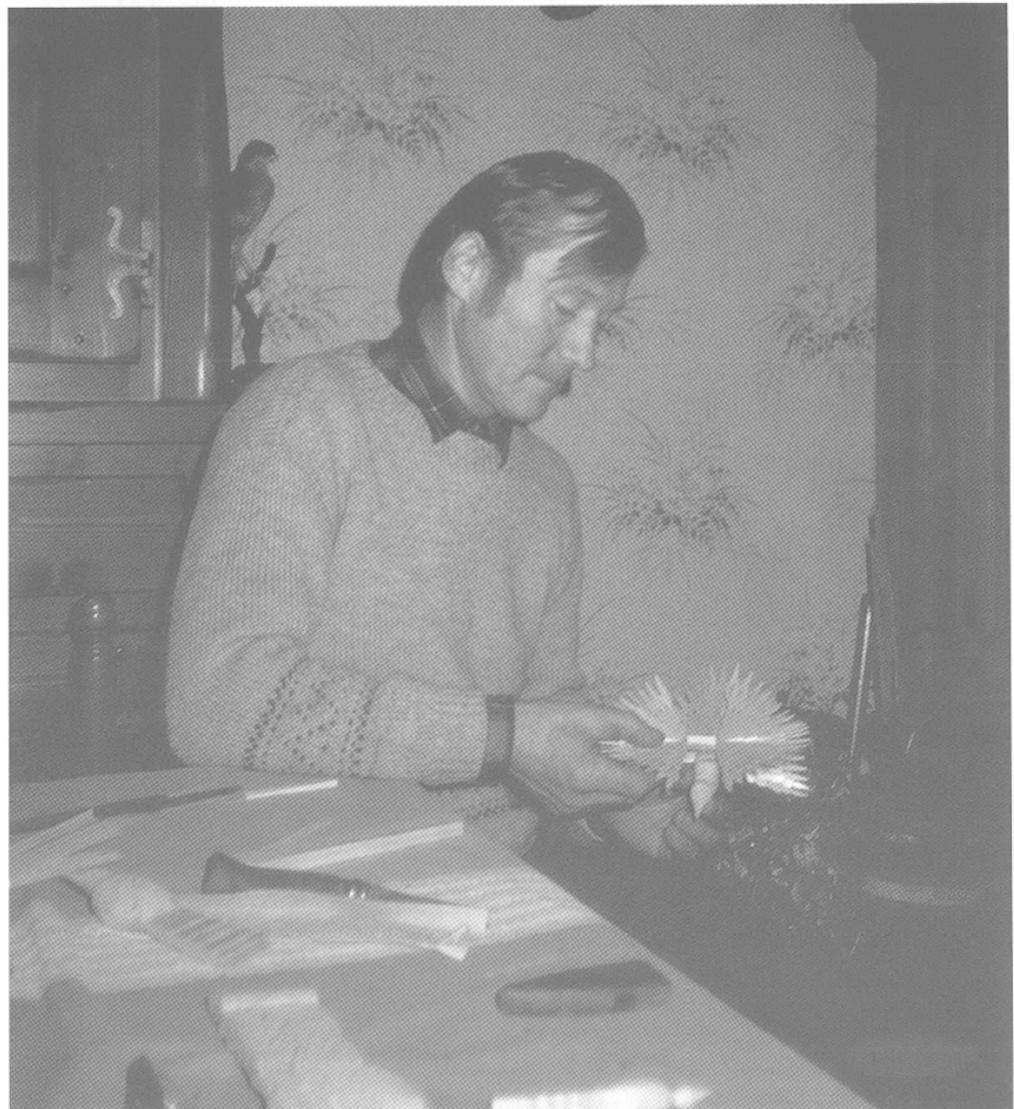
UNE TECHNIQUE SPÉCIFIQUE

Pour sculpter un oiseau, le fabricant débite deux parallélépipèdes de bois de dimensions équivalentes, par une coupe transversale à la scie, un bloc pour la tête, le corps et la queue, l'autre pour les ailes.

Après avoir éventuellement tracé une esquisse au crayon (à l'aide ou non d'un gabarit), le corps et la tête sont taillés grossièrement, ainsi que la mortaise destinée à recevoir le bloc des ailes qui sera assemblé à mi-bois. Au tiers ou à la moitié du corps, une simple encoche délimite la partie réservée à la queue. D'autres encoches sont alors pratiquées dans le bloc constituant la

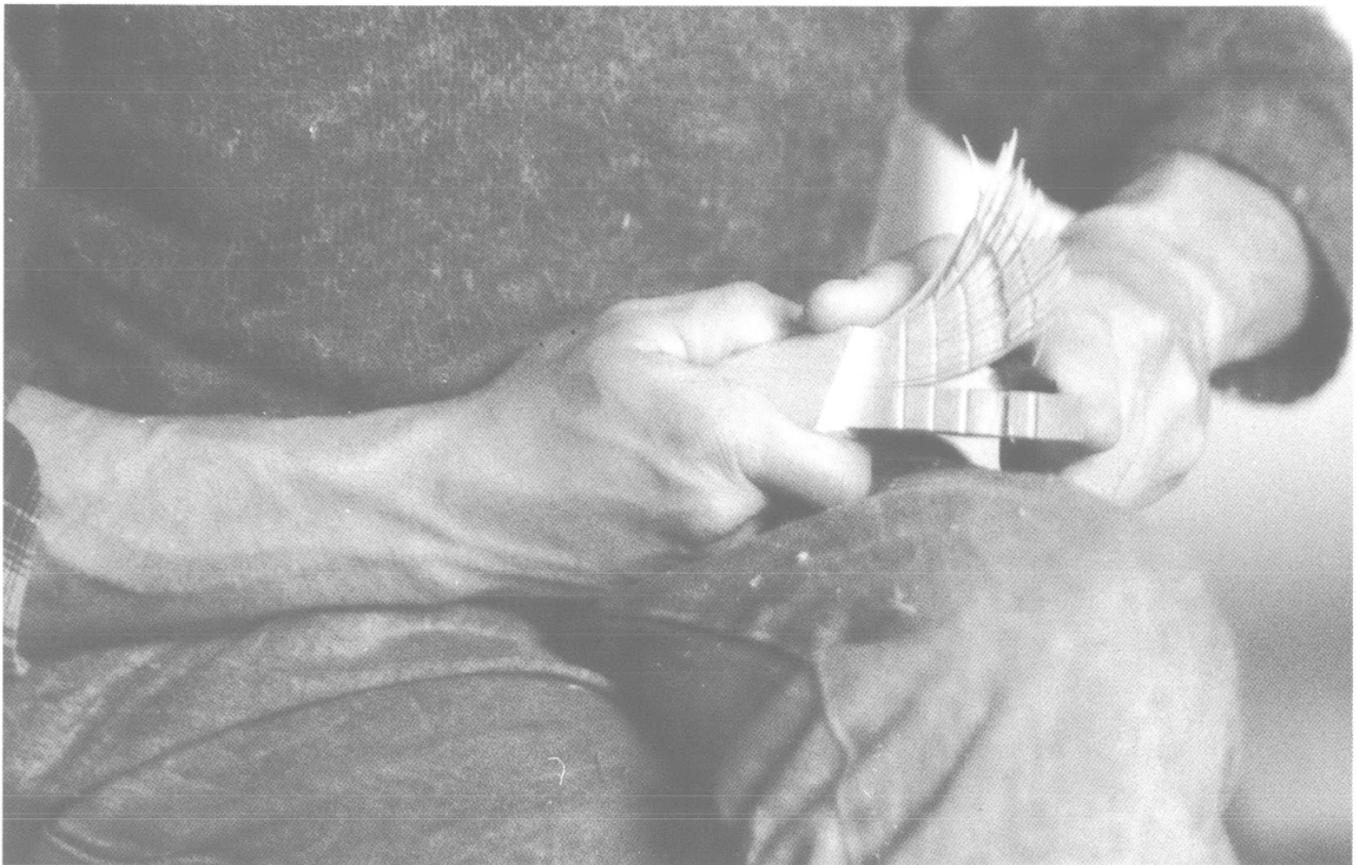


a

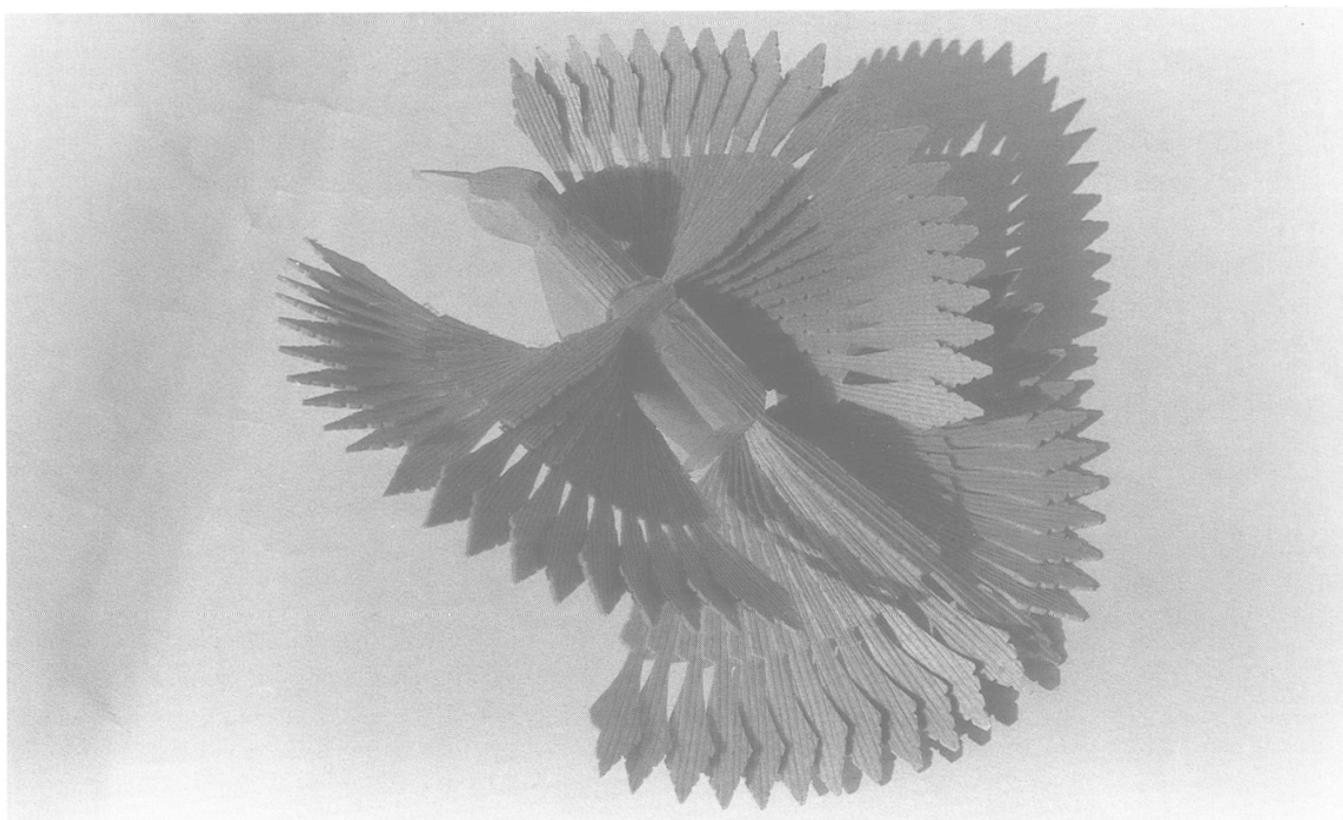
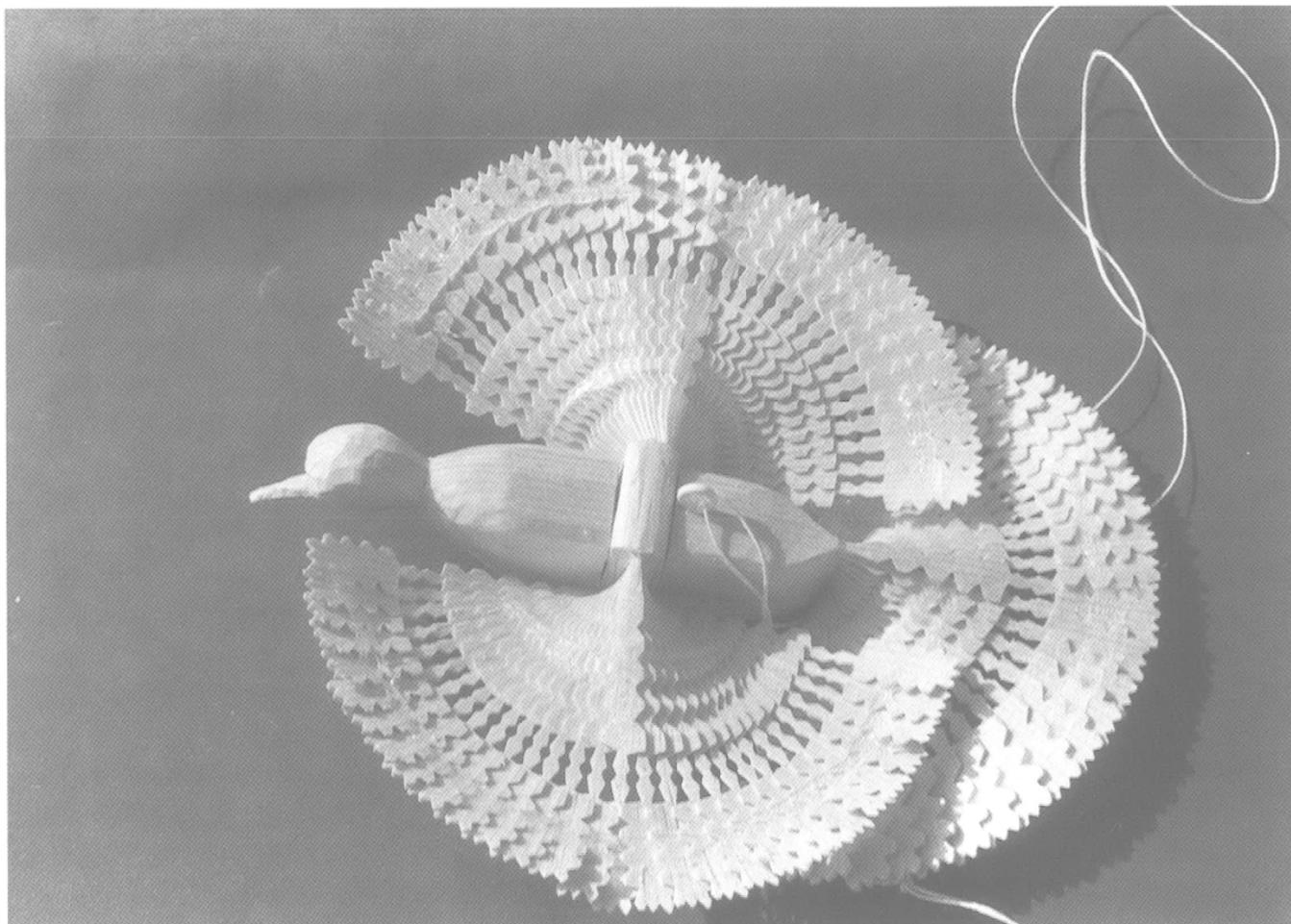


b

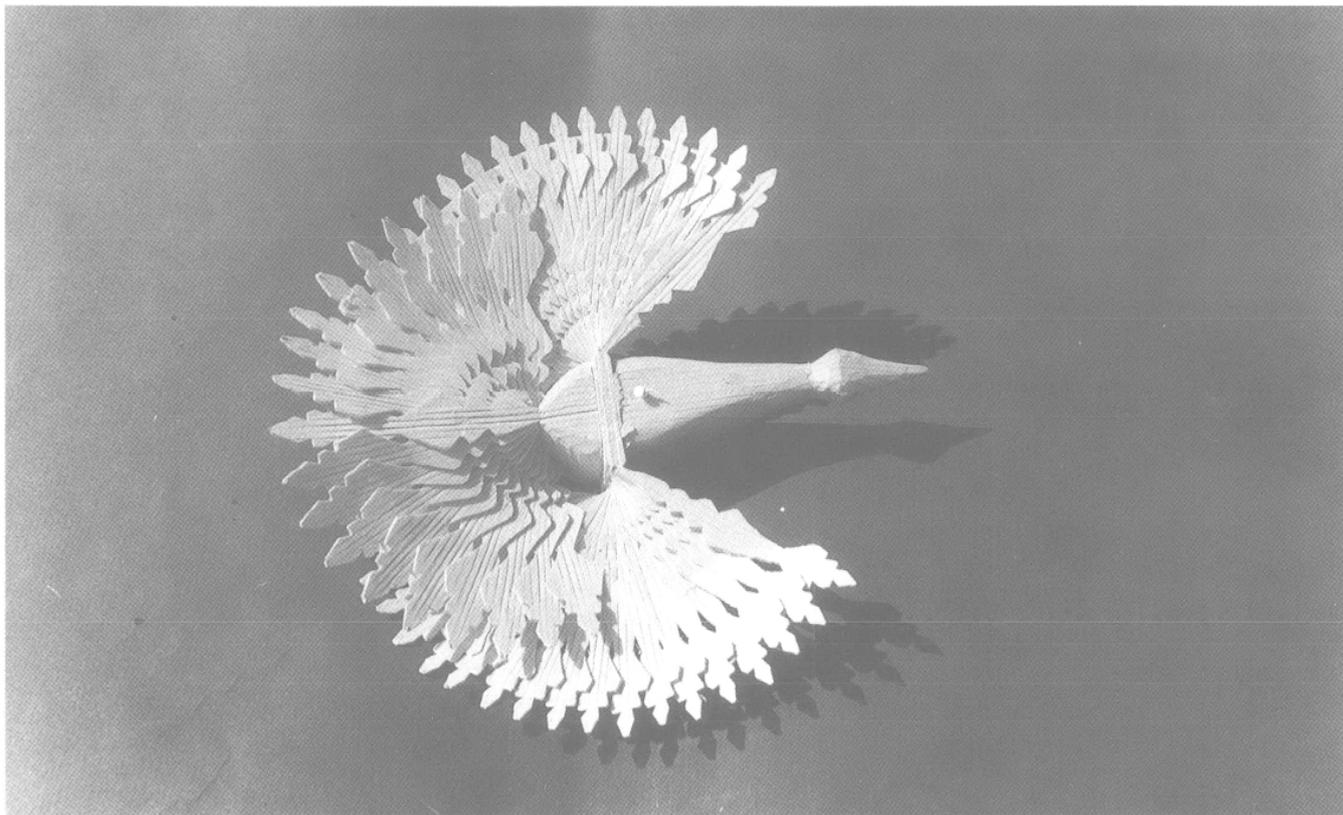
a : Des couteaux pour faire l'oiseau : en Savoie, c'est l'opinel ; dans la Suisse voisine, le couteau suisse. Deux ébauches de Raymond Burrex, Les Diablerets (canton de Vaud). b : Le fabricant et son oiseau, Benoît Folliet, Abondance, hameau de Sous le Pas. Sauf mention particulière, les photos sont de L. Mikander et A. Rothberg.



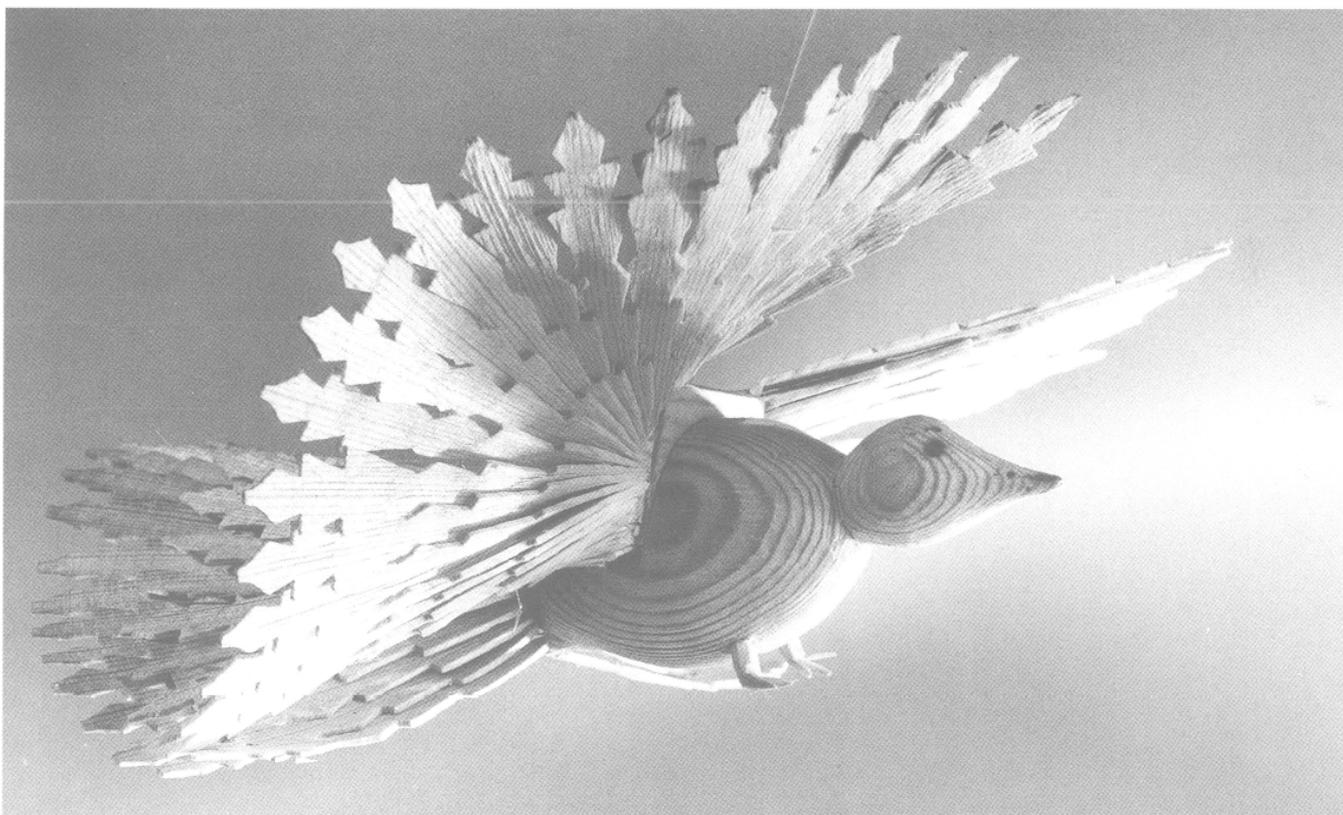
a/b
Différentes phases dans la taille de l'oiseau (Jean-Pierre David, Châtel). a : Phase de dégrossissage (le tracé de l'esquisse de la tête et de l'avant du corps de l'oiseau est visible). b : Le clivage des plumes.



a/b Une méthode de déploiement des ailes : la forme dite « en croix ». a : Fernand Besson, Abondance. b : Irénée Benand, Abondance, hameau de Charmy l'Adroit.



d



c

L'autre méthode : la forme en un seul mouvement dite « en plein vol ». c : Benoît Folliet, Abondance, hameau de Sous le Pas (cet oiseau a des pattes). d : Norbert Thoule, Châtel (autre exemple de la forme en un seul mouvement. Noter la façon dont le mouvement des ailes et celui de la queue — en croix — se rejoignent). Photo Yves Bobin (cliché Musée Dauphinois).

queue, déterminant ainsi le dessin ou ciselure des plumes. La forme la plus simple ne comporte qu'une seule encoche, la plus complexe une douzaine. L'extrémité de la queue (le bout des plumes) peut se terminer en arrondi ou en pointe, et être elle-même retravaillée. Les encoches terminées, le fabricant refend le bois — le clive — en autant de lamelles qu'il le peut : plus le bois est fin (les cernes sont rapprochés) et tendre, plus nombreuses et transparentes seront les plumes. Après avoir ou non retravaillé le corps et la tête (poncés à la paille de fer, affinés au *cutter* ou laissés brut), le fabricant déploie les lamelles en éventail, les imbriquant les unes dans les autres, grâce aux encoches.

Les ailes seront travaillées de la même manière avec une mortaise par en dessous pour l'assemblage à mi-bois. A noter que les encoches faites sur les plumes des ailes peuvent être légèrement différentes de celles de la queue. Les plumes des ailes peuvent aussi être déployées selon deux méthodes. L'une, dite « en croix », semble la plus ancienne. Les lamelles sont écartées de part et d'autre de la lamelle supérieure. Le dessin que forme cette lamelle fixe, perpendiculaire au corps, ressemble à une croix (cf. photo). L'autre méthode consiste à emboîter les lamelles à partir d'une lamelle extrême (supérieure ou inférieure), toujours du même côté, créant ainsi un mouvement ascendant ou descendant (cf. photo). La queue est généralement développée « en croix », alors que pour les ailes, la méthode varie d'un fabricant à l'autre. A noter que certains, avant le déploiement, prennent tout ou partie des lamelles et leur impriment une cassure d'un seul côté. Cette cassure, peu marquée, donne aux ailes un mouvement « en plein vol ». Elle n'est pas employée par ceux qui utilisent la méthode en croix.

Enfin, la dernière opération consiste à emboîter les deux morceaux de bois l'un dans l'autre, à les coller ou à les clouer, ainsi qu'à poser l'agrafe ou le clou, servant à suspendre l'oiseau.

Outre le nombre et la forme des entailles sur les lamelles, qui donnent un aspect plus ou moins ouvragé à l'oiseau, on distingue d'autres variantes dans la finition : application d'une colle ou d'un vernis sur les plumes pour accroître la solidité, soulignement du bec, des yeux (peinture, feutre, pyrogravure, épingles à tête colorée), sculpture de petits trous ou d'une crête sur l'arête supérieure de la tête, passage de fils de laine ou de raphia de différentes couleurs entre les plumes, pose de pattes...

La fabrication de l'oiseau se fait en général par étapes, qui sont fonction du temps libre laissé par les activités. Liée jadis à un mode de vie traditionnel (garde des bêtes en alpage, veillées, temps mort de l'hiver), elle est aujourd'hui rythmée par les activités touristiques notamment l'hiver, la plupart des fabricants étant à la fois agriculteurs et pisteurs, perchmans, moniteurs de ski.

UNE TRANSMISSION PARTICULIÈRE : LE GOÛT POUR « FAIRE L'OISEAU »

La transmission est également soumise au mode de vie de cette région. Apanage masculin, la technique de sculpture de l'oiseau en bois peut se

transmettre directement, c'est-à-dire dans une sphère familiale restreinte : du père ou de l'oncle, au fils ou au neveu. Les temps libres en alpage sont propices au rapprochement, à l'apprentissage, et si on ne montre pas exactement comment on fait l'oiseau, on « laisse voir », ce qui revient au même. De la même manière, le frère, le berger de l'alpage voisin, le cousin, l'ami, le collègue de travail, échangent leurs compétences et rivalisent d'adresse. On trouve ici une transmission plus indirecte, liée à l'attrait pour l'oiseau : un tel a vu un spécimen pendu dans un chalet, ou a observé de loin quelqu'un qui en fabriquait. L'objet lui a plu et il va s'y essayer à son tour. Il pourra ensuite, sa période d'essai terminée, apposer lui aussi sa propre patte et la transmettre à d'autres. Dans tous les cas, la transmission est surtout dépendante de l'initiative de l'apprenant. Elle est fonction de son désir de réaliser un objet qui l'attire, l'intrigue et fait appel à son habileté et à sa connaissance du bois. Le fait de « faire l'oiseau » met ainsi en jeu l'affirmation d'une identité, d'une marque individuelle et familiale. C'est l'expression directe d'un savoir-faire, un témoignage d'adresse et en même temps, un moyen de valorisation au sein du groupe, au-delà des hiérarchies locales traditionnelles.

UNE DIFFUSION LIMITÉE

La diffusion, quant à elle, se fait par le don ou par la vente. L'oiseau est donné à ceux qui l'apprécient, à l'entourage proche (famille, amis, voisins, collègues de travail). Il est vendu souvent par le biais d'intermédiaires (membres de la famille ou amis) dans les lieux du tourisme : magasins d'artisanat, commerces de toute sorte, hôtels, restaurants, et sur le parcours même des skieurs (remontées mécaniques). Mais cette diffusion, très liée au réseau dans lequel s'est faite la transmission, reste aujourd'hui toujours confidentielle et fluctuante. Elle est fonction de nombreux paramètres : disponibilité et envie des fabricants, intérêt pour cet objet (de la famille, des gens de la région, des touristes), existence d'une concurrence qui peut être un facteur de stimulation (surtout pour les « jeunes »).

Cet oiseau, l'un des rares objets d'art populaire produit dans la région, est lié non seulement à un rythme de vie, mais aussi à une connaissance particulière du bois, elle-même profondément dépendante d'une vie rurale. A la différence des soi-disant objets traditionnels fabriqués en série et détournés de leur usage ⁽³⁾, l'oiseau de bois révèle par sa permanence, mais aussi au travers de ceux qui le fabriquent, la survivance d'un mode de vie dont les caractéristiques, liées au tourisme, prolongent ainsi celles issues d'un passé pastoral : contraintes climatiques, irrégularités saisonnières, pluri-activité, temps fragmenté. Et si certains gardent encore la pleine maîtrise de ce savoir-faire, ce dernier est malgré tout menacé par la disparition progressive des conditions de vie qui le fondent.

(3) Cf. J. CUISENIER, *L'art populaire en France*, Paris, Arthaud, 1987.

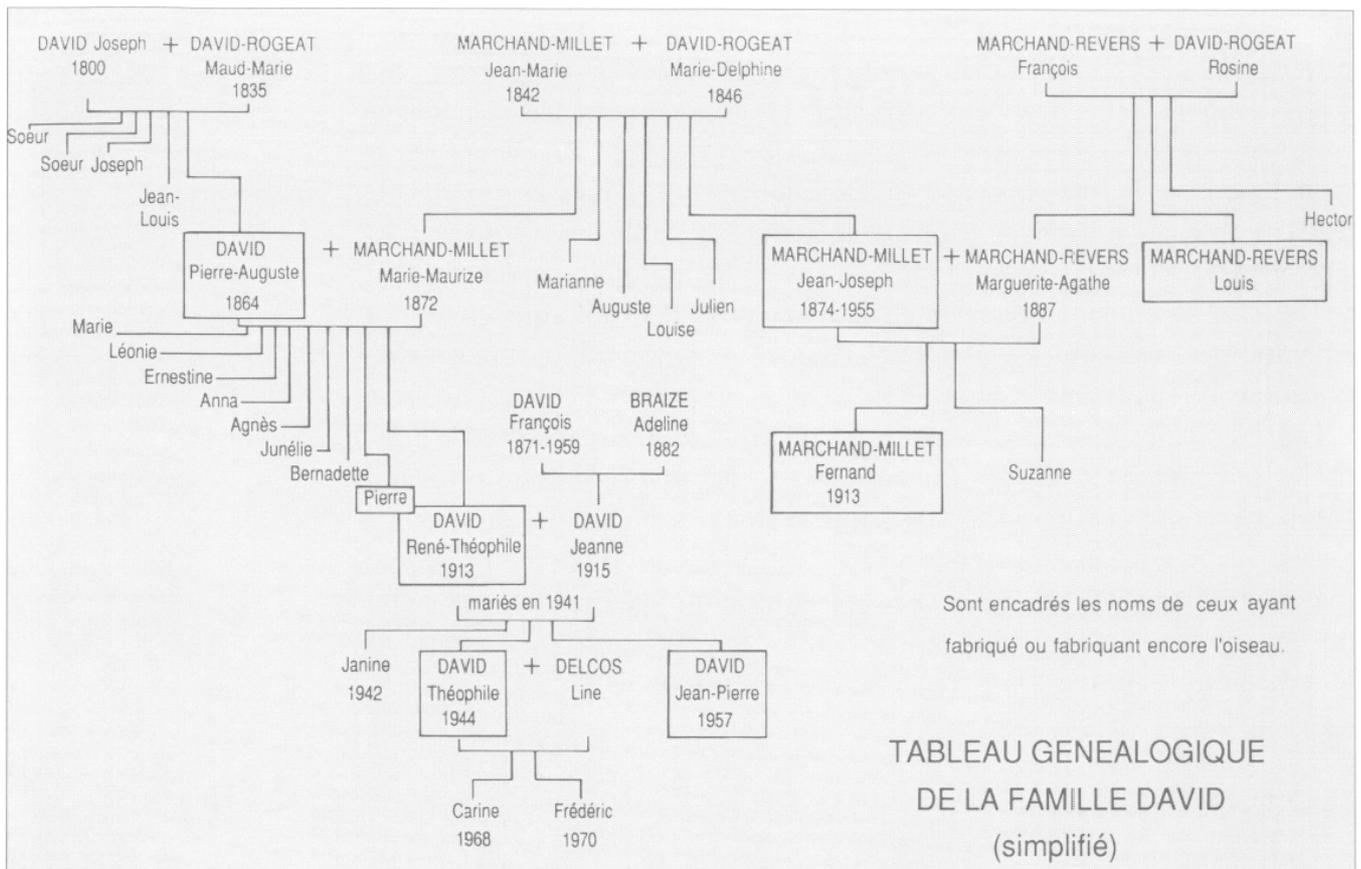


Tableau généalogique de la famille David (simplifié). Sont encadrés les noms de ceux ayant fabriqués ou fabriquant encore l'oiseau. Tableau réalisé par Nora Esperguin, Musée Dauphinois, Conservation du Patrimoine de l'Isère.

L'HISTOIRE D'UNE FAMILLE AU TRAVERS DE « SON » OISEAU

L'une des plus anciennes familles de fabricants de Châtel en Vallée d'Abondance, les David, intègre de nombreuses facettes de la vie passée et présente de cette vallée, la plupart des conditions favorables à la permanence de l'oiseau en bois et à son développement y étant résumées.

A l'inverse d'autres familles de la vallée, les David n'ont guère fourni de notables civils ou religieux au cours des siècles, malgré leur présence à Châtel dès le XV^e siècle. Actuellement, trois générations se côtoient, toutes témoins d'une période charnière entre la vie pastorale d'autrefois et celle d'aujourd'hui, tournée vers le tourisme. L'oiseau de bois y est fabriqué depuis quatre générations : l'arrière-grand-père Pierre Auguste, le grand-père René Théophile (dit Pépé Théo), ses fils Jean-Pierre et Théophile (dit Théo), et les enfants de ce dernier, Frédéric et Carine.

Les activités socio-économiques des divers membres de la famille sont liées, à la fois, au mode de vie agricole et pastoral, à l'exploitation et à la transformation du bois, et au tourisme. Pépé Théo, est exploitant agricole, propriétaire de son bétail, dans le système économique dit de « petites montagnes », tout comme l'a été son père Pierre⁽⁴⁾. Ainsi, la vie de toute la famille s'est trouvée, jusque dans les années 1970, rythmée par les *remues*.

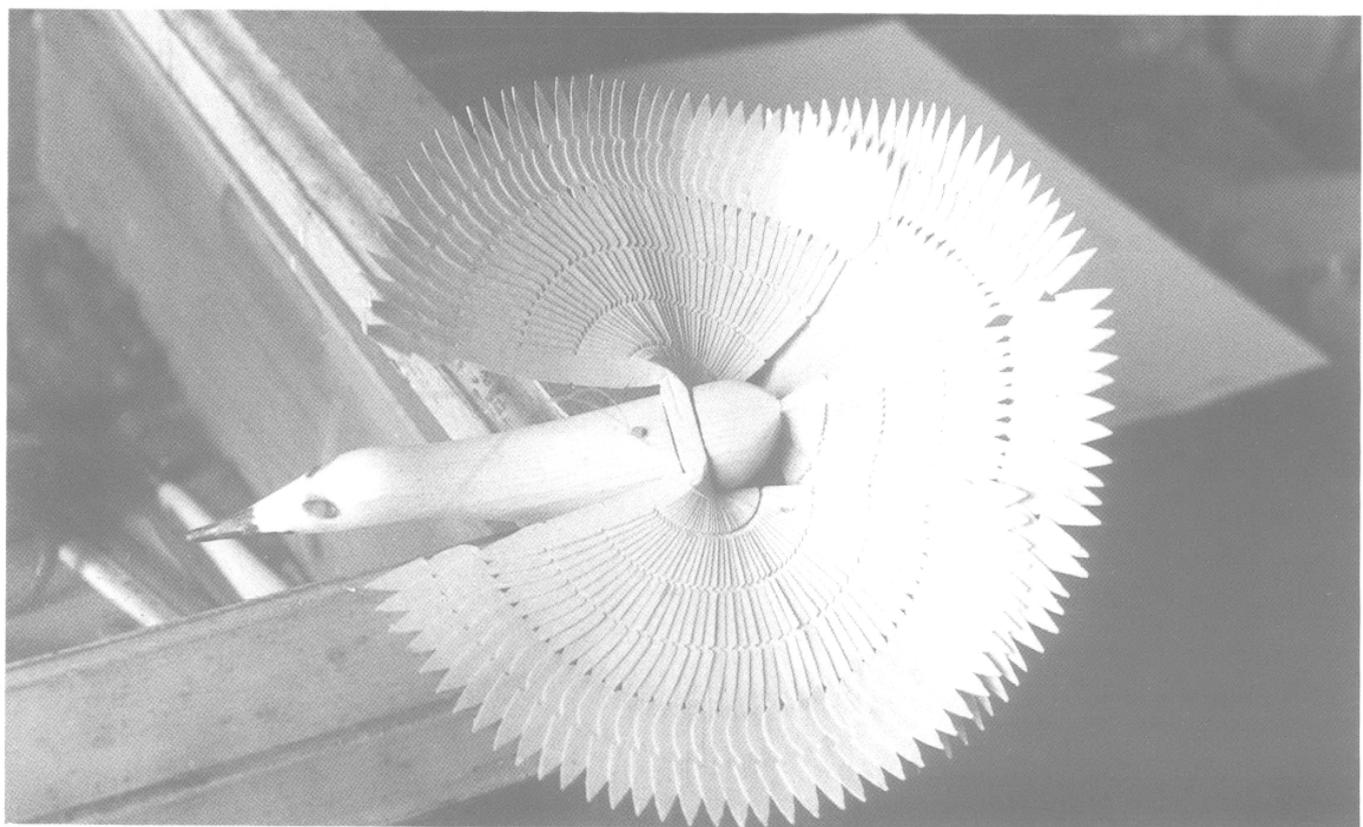
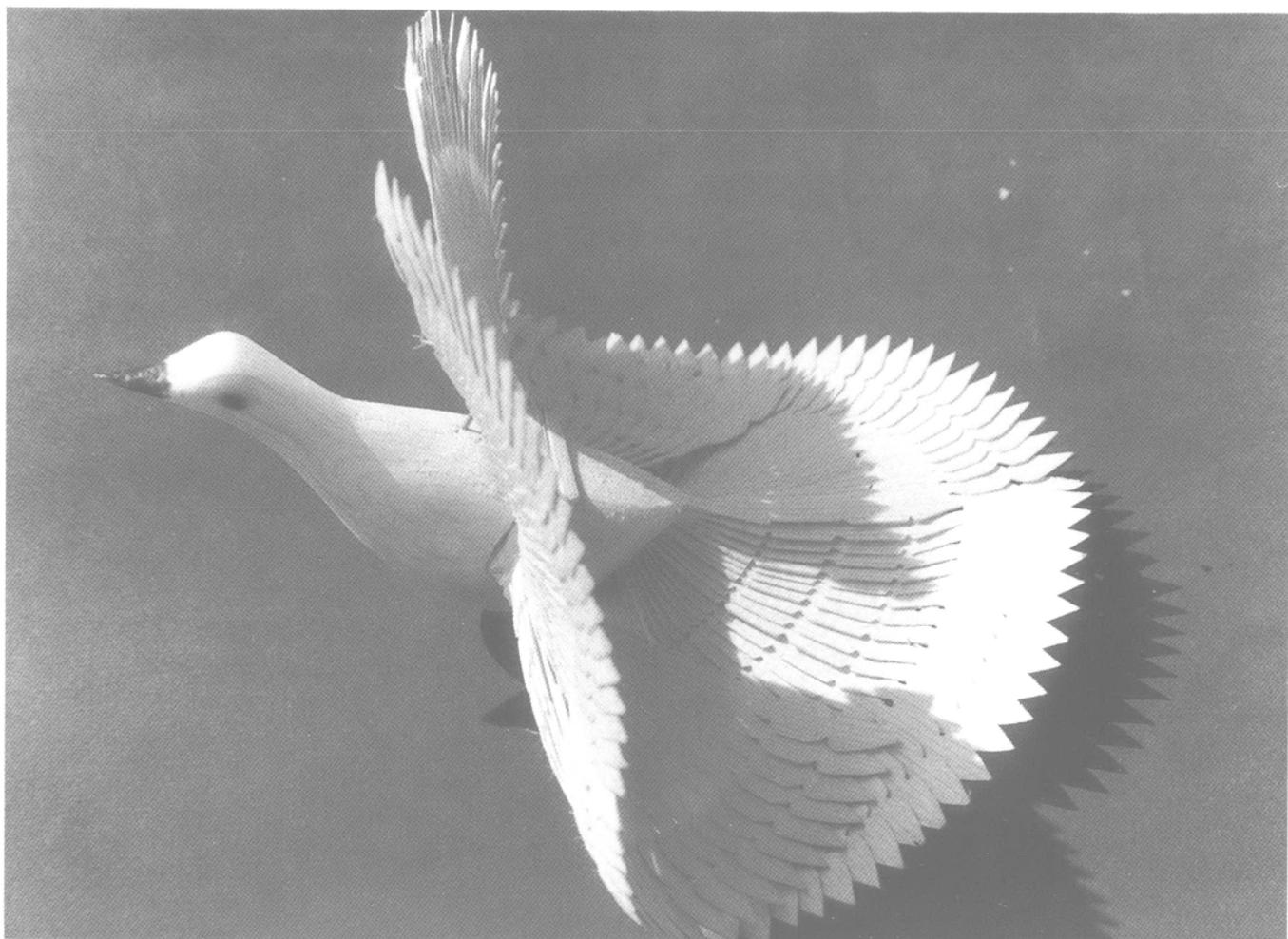
(4) Ce type d'exploitation met à contribution la main-d'œuvre familiale, chaque famille s'occupant exclusivement de son troupeau, au moins pour ce qui est de la production du lait. Le fromage, fait sur place, est une production familiale de quantité réduite. Cf. A. REFFAY (cf. Compléments bibliographiques).

« En général, il y a une montagne de printemps, des enclos, ça pousse très vite. Le 1er août, il y a les hauts communaux. La commune décide de la date. Le bas, tout est privé. Vers 1400 mètres, c'est clôturé, et en dessus, c'est communal. La commune donne une date. Tout le monde avait le droit d'avoir un chalet sur le communal, et tout le monde avait le droit d'y aller brouter en payant une taxe annuelle par tête de bétail. Maintenant, ça se fait vers le 10 juin, le départ à la mi-montagne. On faisait du foin vers 1800-2000 mètres, où les vaches ne montent pas. C'était à partir du 15 août. Le premier qui faisait sa marque avait priorité. C'étaient des morceaux de maximum un hectare. Il y avait aussi du privé. » (Théo David)

Jean-Pierre reprend l'exploitation familiale à sa sortie de l'école. Sa vie est très proche de celle de son père. Célibataire, il habite et travaille avec lui. Très attaché à la ferme, il est un des rares jeunes exploitants agricoles de la vallée à n'être pas pluri-actif. Pépé Théo, Théo et Jean-Pierre font partie de ces nombreux montagnards pour lesquels la connaissance de leur milieu et du travail du bois étaient une nécessité vitale jusqu'à une période récente. Dès l'âge de 18 ans, Théo (le fils aîné) a été « câbleur », c'est à dire bûcheron. Il a participé à la construction de la première télécabine du Linga à Châtel et il est devenu ensuite tout à la fois maçon, menuisier, charpentier puis ébéniste, exécutant de plus en plus de sculptures sur bois lors de ses temps libres. Théo a toujours été pluri-actif, couplant ses activités d'artisan avec le métier de moniteur de ski dès les débuts du tourisme d'hiver à Châtel. A la fin des années 1960, il rencontre Line, professeur d'éducation physique, de passage à Châtel pour mettre en place un centre de classes de neige ; elle est originaire de Seine-et-Marne. Elle l'épouse, devenant ainsi une « rapati » (5).

Line participe dès lors activement à la renaissance et à la diffusion de cette « colombe » qui l'intrigue : Pépé Théo ne la fabrique plus depuis 1934. Elle effectue à son sujet un travail pédagogique auprès des enfants des classes de neige, avec la collaboration active de son beau-père. En 1979, elle quitte l'enseignement et se consacre avec Théo à la création d'un magasin d'artisanat. « L'Atelier de Théo » ouvre ses portes le 14 juillet 1981. La notoriété acquise précédemment par les oiseaux de bois de Pépé Théo et de Jean-Pierre contribue à un succès rapide de leur entreprise. « C'est les premiers objets qu'on a vendus. Les gens savaient que Pépé Théo faisait des colombes et ils venaient ! » (Line David). Actuellement, le magasin, agrandi en 1983, présente des objets en bois de qualité (pas forcément d'origine locale), des meubles en bois blanc, dont certains fabriqués par Théo et par son fils Frédéric, des objets en verre, céramique, etc. Line et Théo meublent également des studios et appartements destinés aux locations touristiques. Frédéric, travaillant avec son père, poursuit ainsi le projet parental. Leur fille Carine, étudiante aux Beaux-Arts de Lyon, affiche quant à elle sa volonté de ne pas revenir dans la vallée pour le moment.

(5) En patois local : ceux qui ne sont pas de la vallée d'Abondance.



a : Un oiseau de Pépé Théo. b : Un oiseau de Jean-Pierre David.

Le modèle de l'oiseau David a évolué dans le temps. Le « vieux modèle » est appelé « la colombe ». Elle était de fabrication sommaire : lamelles taillées en « forme sapin » (en pointe avec des encoches régulières rappelant l'arbre), ailes et queue développées en croix sans mouvement d'envol, yeux et bec peints, plus petite que l'oiseau actuel. « *C'était fendu épais, c'était la tradition* » (Jean-Pierre David).

C'est donc sous l'impulsion de Line que la fabrication recommence en 1966, et Théo crée alors un modèle plus fin, plus « confortable », peut-être plus susceptible de plaire aux premiers touristes. Pépé Théo et Jean-Pierre utilisent dès lors ce nouveau modèle, qui devient « l'oiseau ». Le corps, finement poncé, s'est allongé et arrondi, le bec et les yeux sont soulignés à la pyrogravure. Les lamelles sont plus découpées et plus nombreuses, si fines qu'elles laissent passer la lumière. Le grand changement réside dans le déploiement des ailes, en partie cassées à la base et développées en un seul mouvement à partir de la lamelle supérieure (« en peïn vol »). La courbe des ailes rejoint celle de la queue, ce qui donne à l'oiseau des David un mouvement d'envol harmonieux, tout à fait caractéristique.

Les David choisissent du bois vert, qu'ils mettent dans un sac en plastique au congélateur, pour qu'il garde son humidité. Il leur arrive parfois de le cuire, pour que le bois ne travaille plus. Lorsque l'oiseau est terminé, il est placé sous une plaque de fer le temps du séchage, pour lui donner une forme plane.

La transmission de la technique est essentiellement familiale. Pépé Théo aurait appris de son père en 1927. Il a lui-même appris à ses deux fils quand ils « faisaient les bergers », vers 15-16 ans pour Jean-Pierre et 13 ans pour Théo (ce dernier n'a pas trouvé cela passionnant et a très vite arrêté). Il a également appris à ses deux petits-enfants, Carine et Frédéric qui, s'étant trop souvent coupé les doigts, n'ont pas insisté. Pépé Théo perpétue ainsi la tradition dans l'histoire familiale. Jean-Pierre (qui a développé la fabrication en 1972 avec son père) a enseigné son savoir-faire à d'autres jeunes de la vallée d'Abondance, s'inscrivant ainsi comme transmetteur d'une tradition locale. Théo n'en fabrique pas : ayant abandonné l'exploitation, il n'est plus le successeur du projet paternel, rôle assuré dorénavant par Jean-Pierre. Toutefois, en dessinant le « nouveau modèle » et en assurant la diffusion des oiseaux en bois, il continue de jouer un rôle important dans l'histoire familiale de cet objet.

Plusieurs hypothèses ont été avancées par la famille David sur l'origine de l'oiseau en bois. D'après Pépé Théo, la « colombe » a pris la place d'une pelote en tissu, bourrée de sciure, portant ce même nom. Cette pelote de forme allongée était confectionnée dans la famille par les femmes, pour y piquer les épingles, lors des travaux de couture et suspendue au-dessus de la table de la cuisine. Nous n'avons retrouvé nulle part ailleurs trace ou même souvenir de cet objet. De son côté, dès l'ouverture du magasin, Line découvre que l'oiseau existe dans d'autres parties du monde. Plusieurs témoignages semblent le lier à une origine étrangère : « *Des Français ont dit qu'au*

Line David devant « L'Atelier de Théo ».



stalag, en Allemagne, des prisonniers russes en faisaient en 1945. » « *Les Russes, prisonniers en Alsace occupée en 1914, faisaient des colombes. Une dame alsacienne, qui n'en n'avait pas vu depuis 1916, nous l'a dit quand elle les a vues dans le magasin. Les prisonniers russes crevaient de faim, les gamines leur portaient des pommes. En échange, ils leur donnaient des colombes.* » (Line David). Pour expliquer sa présence chez les David, il existe en filigrane dans la mémoire familiale une origine russe (C'est un « *vieux modèle proche du modèle russe* », « *il paraît que les David viendraient des pays de l'Est* »), une origine liée à la guerre (« *on a toujours trouvé le fait de guerre, mais ça s'est arrêté là. On n'a jamais pu savoir comment.* ») (Line David).

De fait, la présence de la « colombe » est attestée dans la famille David, proche ou élargie, dès les années 1920 : elle a été vue par des témoins soit dans la maison familiale de Pépé Théo, chez Anna, sa sœur, chez Joseph Marchand-Millet, son oncle maternel, chez Louis Marchand-Revers, beau-frère de Joseph Marchand-Millet. Certains témoignages indiqueraient que Louis Marchand-Revers et Joseph Millet auraient appris à fabriquer l'oiseau lors de la guerre de 1914-1918 avec des « gens du Nord ».

Les David ont joué un rôle important dans la diffusion de cet objet populaire. Entre 1966 et 1979, 500 à 1000 oiseaux sont donnés ou vendus aux enfants des colonies de vacances, à des parents ou amis. A l'ouverture du magasin, la notoriété de l'oiseau dirige très vite les touristes vers l'Atelier de Théo. Au départ exposé en vitrine, l'oiseau de bois occupe aujourd'hui une place discrète, voire inexistante : il faut venir le demander. Du fait des origines très diverses des clients, on trouve des oiseaux David un peu partout dans le monde. A ceci s'ajoute la diffusion faite par les membres de la famille de Line — très nombreux — dont certains vivent à l'étranger (Finlande, Hongrie).

L'oiseau est en général *donné* aux personnes qui apprécient sa valeur intrinsèque, ses qualités techniques, sa place dans la tradition locale ou familiale. Il est *vendu* à ceux qui ne peuvent percevoir cette valeur, n'ayant pas une bonne connaissance du bois, n'appartenant pas au même groupe social ou familial, ou qui ne s'intéressent à l'oiseau que pour son aspect décoratif. Comme s'il fallait « faire payer » pour que ceux-ci puissent lui accorder une valeur.

Malgré la facilité de diffusion offerte par le magasin et une demande constante, Jean-Pierre et Pépé Théo n'ont pas augmenté leur production depuis le redémarrage en 1966. Celle-ci reste toujours liée à leur mode de vie, qui est très proche de celui précédant l'avènement du tourisme. L'oiseau n'est pas pour eux un élément de changement, mais l'expression d'un savoir-faire et d'une connaissance en continuité. Il signifie leur appartenance à une famille porteuse depuis plusieurs générations de ce qui est devenu une tradition locale. Pour Line, la « rapati », il est la clé de son insertion dans le projet familial et l'histoire locale, grâce à ses efforts enthousiastes pour la renaissance et la diffusion de cet objet. Ce dernier a, de plus, joué un rôle non négligeable dans l'accession de la famille David à un statut récent de « notable », en tant que « produit d'appel », participant à l'image du magasin, et contribuant à son succès.



Le père et le fils David, et leurs oiseaux.

L'OISEAU DE BOIS, TÉMOIN D'UNE IDENTITÉ FAMILIALE ET RÉGIONALE

L'oiseau en bois, « *suspendu parce que, lorsqu'il tourne, il apporte du bonheur dans tous les coins de la maison* » (T. David), a peut-être perdu la signification qu'il avait encore dans un passé récent, ici ou là, comme protecteur de la famille, du foyer, de l'enfant. Mais pour la famille David, comme pour d'autres, la tradition reste vivante : l'objet subsiste, le mode de vie lié à sa fabrication originelle perdure. Il s'intègre dans l'évolution de ce mode de vie et n'est pas relégué à un rôle banal d'objet décoratif. Il est aussi l'oiseau du souvenir, témoin d'une période charnière, expression d'un attachement affectif à tout un système de valeurs, de relations sociales, auxquels il fait appel ou qu'il rappelle. Face au tourisme de masse, à l'uniformisation générée par cette évolution touristique, l'oiseau de bois est l'un des rares objets qui permette au montagnard qui le fabrique d'affirmer et de valoriser son identité, son patrimoine familial, son appartenance à une vallée, participant ainsi à la conscience régionale.

Laurence MIKANDER, Ariella ROTHBERG
Lyon

L'oiseau hors de nos frontières

Il est intéressant de noter que les traces de cet oiseau s'étendent à d'autres pays d'Europe : en Suisse, connexe à la Haute-Savoie, en Allemagne, Autriche, Tchécoslovaquie, Pologne, Hongrie, Norvège, Suède, Finlande, Russie, et même outre-Atlantique (aux USA). L'aspect de cet objet est dans ces contrées à la fois semblable et différent de l'oiseau français. Semblable de par l'outil utilisé (un couteau) et la technique employée, qui est la même (sauf en Finlande, où on le trouve parfois fait d'un seul bloc) ; différent, car souvent plus travaillé et ornementé (double quercu, tête huppée, plumes davantage ciselées, cousues de fils colorés ou peintes).

Autrefois suspendu au-dessus du berceau des nouveaux-nés, accroché au plafond de la pièce principale de la maison, au-dessus du samovar (Russie) ou dans une petite chapelle dans un coin de la pièce, exhibé au moment de Noël ou de la Pentecôte, l'oiseau se cantonne aujourd'hui à l'intérieur des habitations. Il semble ainsi, tout comme en France, avoir perdu sa symbolique passée d'« oiseau du bonheur », du Saint-Esprit, que l'on retrouve dans certains documents. Dans quelques-uns de ces pays, l'oiseau n'existe plus qu'à l'état d'objet du passé, entreposé dans les fonds des musées ; dans d'autres, il est encore fabriqué pour être ensuite donné ou vendu. Mais que sa fabrication soit ou non d'actualité, cet objet perdure ; et si ce n'est dans l'artisanat, au moins dans la mémoire collective de ces pays d'Europe, où le travail du bois fait partie d'un savoir-faire ancestral.

COMPLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

1. Sur la vie pastorale

ARBOS (Ph.), *La vie pastorale dans les Alpes françaises*, Paris, A. Colin, 1923.

CHATELAIN (C.) et BAUD (G.), *Habundantia. La vie au Val d'Abondance à travers le temps*, Thonon, imp. Sopizet, 1983.

REFFAY (A.), « Vie pastorale d'une moyenne montagne : le Chablais », *Revue de Géographie Alpine*, 1967, tome LV, 3, pp. 401-464.

RUFFIER (S.), *Etude Régionale de la Vallée d'Abondance*, Grenoble, Institut de Géographie Alpine, 1972.

2. Sur la « colombe »

ABRY (C.), DEVOS (R.) et RAULIN (H.), *Les sources régionales de la Savoie*, Paris, Fayard, 1979.

BUISSON (J.-B.) et HERMANN (M.-T.), *Rencontres au cœur des Alpes*, Anako Ed., 1991.

COURTIN (J.-P.), *Protéger la montagne. Entre Léman et Mont-Blanc, les réserves naturelles des hommes*, Lyon, La Manufacture, 1987.

CRETIAZ (B.), DÉTRAZ (C.) et BAUMANN (F.), *La folie Amoudruz*, Lausanne, éd. Livre Total, 1989.

GRUF (A.-M.), « Abondance, le charme discret d'une station sauvegardée », *Le Figaro Magazine*, 3/12/1988, p. 222.

HERMANN (M.-T.), *La Savoie traditionnelle, Apremont, Les Savoisiennes/ Curandera*, 1987.

LACROIX (B.) et TAURINES (R.), *Mémoire des jours. Gestes et traditions d'un monde savoyard*, Lyon, Bias/Reflét, 1990.

« Les belles colombes de Théophile », *Au fil de la Dranse*, Thonon-les-Bains, 1987, p. 38.